

## «MAKE LOVE WORK» OU MAKE LOVE AT WORK CATÉGORIE - AMATEUR

*«L'urgence réside alors dans le fait transformer cet hobby bourgeois en un impératif de lutte.»<sup>1</sup>*

J'ai tiqué sur le « *hobby bourgeois* ». L'expression m'a piquée parce qu'elle m'a rappelé la cruelle réalité de ce à quoi je participe. Dans le même temps, j'ai compris qu'au-delà de m'infliger un jugement embarrassant, elle définissait parfaitement ce que je tentais de mettre en place au sein mes différentes de pratiques. Il me semble que toutes mes activités ont à voir avec la fiction. Ce qui pourrait les relier, c'est le processus de mise en intrigue que j'y organise.

Alors, l'auteur de cette citation a posé les bases de mon récit. L'enjeu aujourd'hui n'est plus en effet de questionner le monde par les formes que nous produisons, mais bien d'interroger les modalités de ce faire et le contexte dans lequel il s'inscrit et se déploie. Il n'y pas de médium, uniquement des ressources matérielles et immatérielles. Dans le « faire » que définit l'auteur, il y a quelque chose de péjoratif : *«Aujourd'hui, une impression de faire de l'art, comme on peut se rendre à un cour de yoga après le travail. Un afterwork. Le fait même d'utiliser l'expression faire de l'art, suppose une pratique qui n'est pas fondamentale et cela pose problème»<sup>2</sup>.*

Me regardant donc précisément en train de faire, je me suis récemment permise de comparer ce processus à celui de l'activité d'une société de production cinématographique qui tournerait des films pornographiques en les catégorisant comme « amateur ». L'important étant ici, l'opération par laquelle une production industrielle et professionnelle se trouve classée, de manière volontaire, parmi des vidéos tournées par des amat · eurs · rices.

---

1 « La peinture ce hobby. Ou comment Auchan et les Beaux-arts en ont tout les deux fait un hobby », *TABLE DE PRESSE N°1 Pressons nous d'aller à table*, octobre 2019.

2 Ibid.

L'ama·teur·rice de films pornographiques, c'est celui·celle qui les regarde, ce n'est pas celui·celle qui en fait. C'est celui·celle qui y vient presque pour s'instruire (sans se l'avouer), et puis surtout pour se divertir, et jouir. Celui·celle qui en tourne « en amat·eur·rice », est celui·celle qui performe, qui reproduit ce qu'il·elle a vu dans les films qu'il·elle aime. C'est peut-être ça qui est excitant, se mettre à la place de, à grand renfort de bidouilles et de grossières ficelles. On se regarde faire, comme on a pu fantasmer sur les act·eurs·rices, mais là, magie du montage, on en devient un·e.

Avec un internet toujours plus participatif, on assiste à une revalorisation de l'amateurisme. Nous sommes tou·te·s ce monsieur ou madame tout le monde qui peut se faire pourvoy·eur·euse de contenu textuel, d'images, de savoir. Car bien entendu, l'amateurisme n'a rien à voir avec l'incompétence. Il se définit bien plus comme une attitude engendrée par des conditions de fabrication et une certaine répartition des pouvoirs. L'amat·eur·rice n'est pas sujet du défaut ou de l'insuffisance, il·elle fait avec, ou plutôt sans. Il évolue dans un contexte de production privé des systèmes de génération de fiction dont il·elle est lui·elle-même spectat·eur·rice, et c'est dans le but de les singer qu'il·elle va mettre en place un surplus de fiction. Il·elle transfigure sa condition en une esthétique (aussi plurielle qu'il y aura de fourniss·eur·euse) que l'on désignera par la suite comme « amateur ».

Le processus est ainsi identifié. La situation se complique quand l'esthétique qui en découle est détournée dans les productions professionnelles. L'amat·eur·rice réplique, l'industrie rétorque.

Le, ou la, naï·f·ve, c'est celui·celle qui transgresse des règles qu'il·elle ne connaît même pas. Ces sociétés et moi, nous sommes bien au courant des règles des mondes dans lesquels nous évoluons, et nous les transgressons consciemment. Nous manquons de scrupules, et cette disposition, de même que la manière dont nous nous servons des objets, est significative. Il y a une responsabilité à

manipuler des choses même si, sans doute, eux et moi ne chercherons pas les mêmes résultats.

Un bon film commercial est celui où les personnages sont si grossiers que tout un chacun·e pourrait s'y identifier. Les pratiques des amat·eurs·rices dérangeant puisqu'elles court-circuitent la recette bien établie. Les corps des personnages mis en scène sont de, manière symbolique, en tout point ceux des spectat·eurs·rices qui les regardent : un homme ou une femme ordinaire.

Au surplus de fiction joué par l'amat·eur·rice, la société de production met en place un surplus de réalité. L'intérêt commercial à se rapprocher de l'amateurisme, au-delà des impératifs économiques (profiter d'une mode ou de la diminution des coûts) serait à corréliser à une crise de légitimité des institutions de pouvoir, aussi intrusives et coercitives que celles qui guident nos fantasmes les plus secrets. Comme si le·la spectat·eur·rice avait bien compris la leçon, mais que, dorénavant, l'élève a dépassé le maître. Il s'agit donc de réinjecter, au sein du système dominant, des dispositifs marginaux pour se les ré-approprier en vue de s'assurer du contrôle et de l'autorité de l'organisation d'une distribution sociale des places, du droit ou du non-droit à la parole dans les lieux de sa diffusion. On produit du collectif éparse à défaut du commun, en remerciant directement cette voix derrière la caméra de Jacquie et Michel.

C'est un peu comme l'industrie de la mode qui développe des collections qui emmerdent la mode. Des lignes de vêtements qui disent : « Je suis docilement nonchalant·e je me fous de la façon dont je me sape mais je le fais avec style et surtout regardez comme je gère la veste qui tombe sur mes coudes en mettant à jour mes épaules dénudées laissant apparaître mon tatouage fait à l'aiguille à coudre ». Il a donc disparu cet authentique que l'on tente désespérément de (re)trouver, en cliquant sur la catégorie « amateur » et qui, par un retournement abject, devient aussi factice.

Le coït n'est plus feint, impératif de vrai oblige, redoublant les débats de marchandisation des corps. Et c'est peut être cela qui est réellement obscène. Le film porno classique, maintenant, c'est presque sage. L'industrie est même en crise. Il paraît qu'elle rachète des sextapes, et qu'elle développe des sites de « camgirl », pour faire la part belle à ceux · celles qui veulent toujours plus de vrai, de contrôle, de pouvoir. On ne vend plus du rêve. Ou plus exactement, on vend le rêve qui ne serait rien d'autre que la réalité triviale perdue, mais toujours pour s'en détacher et se comparer ; act · eurs · rices semi · professionn · els · elles à l'appui, à cette réalité elle-même évacuée par cet objet filmique hybride. On est à la recherche de vos tripes, celles-là même dont vous êtes, vous aussi, en quête.

Il me semble que c'est de la même façon, tenter de produire une critique institutionnelle pour une institution on ne plus heureuse de l'accueillir : « Tapez nous dessus, ça se vend bien, et comme ça nous, on sait ce qu'il en es ».

Je me suis toujours posé la question de ma légitimité à faire fonction d'autrice. En passant par une forme de dilettantisme, comme une personne qui exerce une activité par passe-temps, généralement de façon fantaisiste ; le faire n'est délibérément pas fondamental. En effet, ce qui compte, c'est être. En élaborant des choses « à peu près », « à la manière de », cette figure cultive une sorte de plaisir exclusivement esthétique et très individuel. De manière plus générale, il s'agit d'échapper à un diktat en disposant de soi-même. Ce que j'aime aussi, c'est l'attitude de cet amat · eur · rice. Il · elle est à la recherche d'un plaisir immédiat, presque assurément égoïste. Dans la pornographie, on ne parle pas d'amour, alors que souvent, les amat · eurs · rices qui se filment le font avec leur(s) partenaire(s), à qui peut être, ils · elles sont pour le moins attaché · e · s, provoquant une expérience sexuelle à part entière.

Pour ma part, et comme eux · elles, je ne suis pas rémunérée pour cet art que je tente de faire. Cela forme une distinction

avec une activité professionnelle. Je ne suis qu'apprentie tant qu'officiellement, je ne vends pas d'œuvre. D'accord, mais être payée pour l'art que je produis fera-t-il de moi une artiste reconnue ? Faisant de meilleures œuvres ? Et si, comme l'écrit l'auteur « Travailler, n'a plus pour seul objectif la survie. C'est devenu avec les progrès sociaux de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, un moyen d'accéder aux loisirs. Avoir un revenu permet de se divertir, vivre mieux », alors où est le plaisir de l'amat·eur·rice, le·la vrai·e ; le·la désintéressé·e de toute valeur marchande, celui·celle qui aime sans compter ?

Ma façon d'intervenir au sein de mes pratiques m'apparaît dès lors aussi, comme une prise en compte du contexte social plus général dans lequel je m'inscris. Puisque je ne vis pas de ma production artistique, elle est strictement un « semi-loisir », à savoir une activité complémentaire au travail alimentaire. Elle n'est pas fondamentale. Occasionnant une situation tout aussi schizophrénique : je suis autant professionnelle qu'amatrice, ayant de plus rigoureusement suivi une formation artistique en école d'art.

Que ce soit par des productions plastiques et / ou théoriques, je me fais génératrice de situations dans lesquelles les personnes qui y participent, acceptent d'entrer dans un univers où tout un système d'organisation sociale et intellectuelle, dont ils·elles sont pour la plupart au courant (puisque essentiellement professionn·els·elles intégr·é·es), s'actionne par une sorte d'accord commun du bien fondé conceptuel de l'objet que je leur propose. Cet ensemble de « hobby » ainsi mis en scène composent presque « le monochrome pictural » qui invite à regarder ce qu'il se passe autour. Par un accord tacite de fictionalisation du réel : en entrant dans un espace d'exposition, se disant : « ok, on fait comme si ces objets avaient une qualité artistique admise ». Ces hybrides symboliques soulignent l'univers de croyances et de consensus sociaux dont ils dépendent. Les objets deviennent théoriques au sens où ils ne sont pas présentés pour captiver le regard, mais pour le détourner.

Ils·elles sont mordu·e·s, j'interroge l'appât.